

Dernière photographie de Charles de Foucauld

En préparation du centenaire de la mort de Charles de Foucauld le 1^{er} décembre 1916 à Tamanrasset, le *Bulletin des Amitiés Charles de Foucauld* affiche la dernière photographie connue de lui pour la couverture des numéros qui, de trimestre en trimestre, vont nous rapprocher de décembre 2016.

Cette photographie nous donne son portrait entre 1914 et 1916. Il n'est pas possible dans l'état actuel des recherches d'établir avec certitude la date de cette photographie, pas plus que le lieu où elle a été prise : la porte assez travaillée qui se profile derrière le portrait n'est ni celle de « la frégate », ni une porte de l'ermitage fortifié habité après juin 1916.

En revanche, le photographe ne peut être qu'un des militaires en garnison à Motylinski – Charles de Foucauld y séjourne les 12, 13 et 14 avril 1916 – ou l'un des militaires en mission temporaire dans le Hoggar. En ce deuxième cas, l'un de ces photographes amateurs pourrait être le médecin militaire Paul Vermale (1), aide-major à la Compagnie Saharienne du Tidikelt, affecté au Groupement du Hoggar en 1914, et dont on sait qu'il aimait photographier des paysages et des personnes du désert.

Le *Journal* et la correspondance familiale de Paul Vermale le décrivent à plusieurs reprises dans son cadre de vie à Tamanrasset. À la date du 30 octobre 1914, il loge à « la maison des officiers » construite dans les premiers mois de 1914 pour les officiers de passage (appelée aussi « la maison du *beylic* », autrement dit de « l'administration », ou « la maison des hôtes », selon René Bazin, cf. *Charles de Foucauld*, 1921, p. 421). On lit sous la plume de Vermale : « Installation dans la

(1) Les lecteurs qui veulent en savoir plus sur le médecin militaire Vermale peuvent se reporter à notre Bulletin n° 128 d'octobre 1997 : « Une amitié saharienne du P. de Foucauld : Paul Vermale », et au Bulletin n° 129 de janvier 1998 : « Le Journal du Docteur Paul Vermale. »

très agréable maison du beylic... Le Père prend ses repas avec moi, ce qui est charmant. Nous causons à perte de vue. » Le Docteur est venu à Tamanrasset à la demande du P. de Foucauld pour soigner de nombreux cas de paludisme, et il va y rester jusqu'au 23 novembre. La photo aurait-elle été prise dans ce mois de novembre 1914 à « la maison des officiers » ?

S'il est l'auteur de la photo, on retrouve Vermale, en vrai professionnel, travaillant sur ses négatifs, quelques semaines plus tard, le 14 décembre 1914, alors qu'il est au repos à Fort Motylinski. Comparant alors sa situation avec celle des combattants sur le front en France, il s'exclame : « Au lieu d'être sur la ligne de feu, je fais de la photographie. Oh ! ironie ! je fais des positifs sur verre. » (*Au Sahara pendant la Guerre européenne*, p. 119).

Sur cette dernière photo, si elle est de novembre 1914, Charles de Foucauld paraît, à 56 ans, avoir un physique de vieillard. Sa santé devait alors être assez médiocre, selon le diagnostic du Dr Vermale qui le soignera contre le scorbut quelques semaines plus tard. Les clichés que nous en avons, corrigés à partir de l'original, lui mettent quelques mèches de cheveux sur le sommet de la tête, alors que sa calvitie est déjà ancienne : « *Ni dents, ni cheveux, barbe très grise, rides innombrables* », écrira-t-il le 7 mars 1916 à son ami de longue date, le « toubib » Balthazar, du 4^{ème} Chasseurs d'Afrique.

Mais les yeux et le sourire sont d'un vivant ! Et la physionomie est parlante, surtout mise en parallèle avec le Foucauld des années de jeunesse, celui que Balthazar aura connu en 1881. Pour montrer l'impression ressentie au contact d'un tel visage, voici le témoignage d'Olivier Clément (1923-2009), agrégé d'histoire et professeur de théologie à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris. L'auteur, d'abord attiré par les sagesses orientales, parle ici d'une découverte faite avant sa conversion de 1950 au christianisme : « Je fus bouleversé par les photographies, rencontrées, je crois, au hasard d'un livre, du père Charles de Foucauld. Ces photographies avaient été prises aux divers moments de sa vie. La transformation que j'avais vu la mort accomplir sur certains visages se réalisait ici en pleine vie. En pleine vie, c'était le passage par le feu et comme une mort-résurrection... Ces photographies où la chair était remplacée par une braise ont été pour moi une introduction à l'icône, que j'allais découvrir bientôt, et qui, déjà,

m'accompagnait... et aussi une réponse à l'Inde et aux orientes extrêmes : arrivé à l'éveil, le sage de là-bas ferme les yeux, savoure une enstase totalisante, son visage devient lisse, plein, aquatique ; arrivé à l'éveil, le saint appelle *abba*, Père, comme s'il priait pour la première fois, il entre dans une toujours nouvelle première fois, il devient flamme. » (Extrait de *L'autre soleil, autobiographie spirituelle*, Stock, 1975, 177 p., citation des pp. 127-128 ; réédition, DDB, 2010).

Les Amitiés Charles de Foucauld

NDLR : Dans la mesure du possible, pour préparer ses lecteurs au centenaire de 2016, le Bulletin des Amitiés rappellera brièvement chaque trimestre un fait marquant des derniers mois de la vie de Charles de Foucauld.

Cycle de conférences pour tous Année 2013-2014 FOUCAULD, SA FAMILLE, SES AMIS

Les Amitiés Charles de Foucauld vous invitent à suivre et à faire connaître le cycle annuel de conférences sur Charles de Foucauld qui se déroule de septembre 2013 à juin 2014.

Ces conférences ont lieu le mardi de 18 heures 30 à 20 heures, dans les locaux de la paroisse Saint-Augustin :

Maison paroissiale de Saint-Augustin, salle cardinal Langénieux,
8 avenue César Caire, 75008 PARIS

Le thème de l'année 2013-2014 est « Foucauld, sa famille, ses amis »

Mardi 25 février 2014 :
« Les amitiés militaires de Charles de Foucauld »,
par le général **Michel de SUREMAIN**,
Président des Amitiés Charles de Foucauld.

Mardi 8 avril 2014 : « Les amitiés scientifiques de Charles de Foucauld », par **Guy BASSET**, professeur de philosophie à Orléans, héritier de René et André Basset, éditeurs de l'œuvre scientifique de Charles de Foucauld.

Mardi 27 mai 2014 : « Les amitiés religieuses de Charles de Foucauld », par **Pierre SOURISSEAU**, archiviste de la Cause de canonisation de Charles de Foucauld.

L'itinéraire de René Bazin et sa biographie de Charles de Foucauld

Les témoignages manqués d'Henry de Castries et d'Alexandre de Roche du Teilloy

Cet « itinéraire » veut donner quelque éclairage sur la formation de Bazin au moment où il prend la décision d'écrire une biographie de Foucauld. Comment de juriste, romancier et publiciste est-il devenu historien collecteur de documents ? Bazin avait déjà écrit la biographie du duc de Nemours et celle de l'enseigne de vaisseau Paul Henry.

Sur Charles de Foucauld, il est permis de penser qu'il aurait pu disposer d'autres témoignages, dont il ne s'est pas saisi.

Origines

La famille Bazin est angevine depuis le XVII^e siècle. Le grand-père de René, Nicolas, était greffier du tribunal civil de Segré, et en outre grand chasseur et peintre averti. Le père de René, Alfred Bazin, né à Segré en 1821, a été avocat avant de fonder avec son beau-père, Barthélemy Meauzé, adjoint au maire d'Angers, un commerce de confection de vêtements en toiles paysannes de Cholet. La mère de René, Élisabeth Meauzé, est née à Paris en 1831.

Le couple Bazin-Meauzé s'est marié à Angers en janvier 1850. René naît le 26 décembre 1853 à Angers, troisième de cinq enfants, après Marie née en 1850 et Geneviève née en 1852. Un autre garçon, Ambroise, est de 1856 et une dernière fille, Luce, de 1858. L'aînée des sœurs de René Bazin, Marie, grand-mère de l'écrivain Jean Hervé-Bazin, a épousé en 1869 Ferdinand Hervé (1847-1889), connu en littérature sous le nom de Charles Saint-Martin. Marie a écrit elle-même, sous le pseudonyme, de Jacques Bret, des romans dont le cadre est l'Anjou. La famille compte une longue liste d'ecclésiastiques. Du vivant de René Bazin, la Vendée militaire était encore très présente aux Angevins, et René restera fidèle aux valeurs de son bisaïeul Nicolas, lieutenant du général vendéen Stofflet. Son milieu social, catholique fervent et légitimiste, est celui de la bourgeoisie terrienne de l'Ouest.

René Bazin adoptera avec une absolue fidélité les instructions sociales de Léon XIII.



René Bazin (1853-1932)

Élevé dans une atmosphère vieille France, il a le culte de la famille, des lieux et de la tradition ; il est enraciné à Marans, au sud de Segré, dans le Craonnais, au cœur du bocage angevin qu'il décrit dans *Ma tante Giron* (1884). Le père de René y avait hérité d'une ancienne ferme agrandie par lui, Le Pâtys, devenue résidence d'été de la famille.

Là, les Bazin jouissaient d'un certain prestige ; René a participé aux jeux et travaux des enfants de paysans, puis, plus grand, à de grandes chasses collectives. Ses parents ont aussi loué une petite propriété à la Bufféterie, près de Saint-Barthélemy-d'Anjou, pour soutenir la santé fragile de leur fils. La Bufféterie est proche des Rangeardières, maison reçue en héritage de la belle-mère de René, en 1902.

Formation

René entre à 13 ans comme interne au collège (et petit séminaire) de Mongazon où il fait ses études secondaires et noue des relations durables avec de futurs prêtres. Parmi eux se trouve Ludovic Girault (1853-1941), plus tard Père Blanc, qui jouera un rôle certain dans la décision de Bazin d'écrire la biographie de Charles de Foucauld, dans la mise à sa disposition des documents dont il a dû prendre connaissance et qui l'accompagne sur les lieux de vie de Foucauld en Algérie (2). En 1872, René est bachelier. Son père décède brutalement le 8 novembre, la même année que son grand-père. L'adolescent est amoureux, son choix a l'approbation de sa famille mais le mariage avec Aline Bricard, fille d'un marchand quincailler d'Angers, née en 1855, n'est célébré que le 18 avril 1876 dans l'église Saint-Serge d'Angers. Un frère d'Aline, Ernest, médecin, avec lequel René cohabite à Paris de 1873 à 1875 pendant leurs études respectives, épousera la plus jeune sœur de René, Luce, en 1877.

En 1872, René commence des études de droit à Paris ; en compagnie donc de son futur beau-frère ; il va à la messe presque chaque jour. Ils fréquentent la Conférence Ozanam et les Conférences de Saint-Sulpice. René y retrouve des condisciples angevins et s'exerce à la prise de parole en public en donnant des conférences. Fin 1874, introduit par Albert Lemarchand (1819-1889), dont nous allons reparler, il est secrétaire d'un avocat de la Cour d'appel de Paris, et accomplit un stage d'une semaine à la Bibliothèque Nationale en avril 1875. Ces expériences le dissuadent de choisir les métiers d'avocat ou de

(2) Voir, dans les Actes du Colloque d'Angers 2006, que j'ai coordonné, *Charles de Foucauld, Amitiés croisées*, les contributions de Jean-Claude Cellier, missionnaire d'Afrique, et de Paul Fournier.

bibliothécaire. Toujours guidé par Lemarchand, il prend un directeur de conscience, l'abbé Dulong de Rosnay.

Albert Lemarchand est bibliothécaire autodidacte de la ville d'Angers. Né au Mans en 1819, visant l'École polytechnique, il dut brusquement renoncer à faire des études lorsque, à l'âge de 16 ans, il perdit son père. Il tâta alors d'un voyage à Saint-Domingue dans l'espoir d'une carrière maritime. Pour finir, il se contenta d'un poste de conducteur des Ponts et Chaussées à Angers afin de subvenir à l'éducation de ses frères et sœurs. Il travailla seul l'histoire, la bibliographie, le latin, la littérature, soutenu et encouragé par son logeur, l'abbé Morel. Appuyé par le ministre Freslon et le député comte de Falloux il postula en 1848 au poste d'adjoint au bibliothécaire de la ville. La bibliothèque d'Angers était riche.

En 1851, Lemarchand, assisté de l'archiviste de la Préfecture, Marchegay, et autorisé par la Ville, avec l'aide généreuse de quelque angevin, acquit pour plus de 40 000 francs d'ouvrages de l'ancien Conservateur, Toussaint Grille. Lemarchand apprit la paléographie. La bibliothèque s'accrut encore des manuscrits et collections de plusieurs Cabinets angevins. Le Conservateur en chef, Adville, chargea Lemarchand de rédiger un nouveau Catalogue général qui, avec ses quatre volumes (Sciences et Arts, Lettres et deux volumes d'Histoire) est encore en usage. Lemarchand authentifie divers manuscrits, conseille le Directeur de la Bibliothèque nationale pour un échange avec le Danemark, ce qui lui vaut la distinction de Chevalier de l'Ordre de Daneborg dont il est fier et qui lui est conférée par le roi du Danemark. Il est au cœur d'un important réseau d'intellectuels, chercheurs, universitaires, éditeurs et libraires spécialisés, français et étrangers. À Angers, il fréquente la famille Pavie, propriétaire des Rangeardières, où elle reçoit ses amis écrivains et artistes – Sainte-Beuve, Victor Hugo, David d'Angers – et anime une petite Académie fondée par Louis Pavie dès 1823.

Assisté d'un prestigieux Comité, Lemarchand assume la direction de la *Revue d'Anjou* et rassemble la documentation de son *Album Vendéen* publié en 1856. Il enseigne encore l'histoire à l'École Saint-Sauveur d'Angers et les littératures étrangères dans un pensionnat de jeunes filles. En 1876, Mgr Freppel l'invite à participer au Comité

d'orientation qu'il met en place pour accompagner la création de son Université catholique.

Le 28 décembre 1878, Lemarchand, mentor du jeune Bazin depuis la mort du père de René, et qui partage les vacances des Bazin depuis 1874, jusque-là célibataire, épouse discrètement la mère de René. La correspondance conservée entre René et Lemarchand s'étend de 1873 à 1884. Après 1878, René continue de se confier à Lemarchand, à lui soumettre ses écrits, à l'appeler « *Cher Monsieur* » et à l'assurer de « *son meilleur souvenir* ».

Lemarchand décédera le 3 mars 1889, la déclaration de décès étant signée de René Bazin et Victor Pavie. Ce légitimiste, catholique social engagé, a pesé, dit-on, sur la formation politique et religieuse de Bazin. Pour écrire ses biographies, Bazin, qui était juriste, journaliste et romancier, mais qui n'était pas historien, s'est probablement inspiré des goûts, des leçons et des méthodes reçus de l'archiviste-bibliothécaire Lemarchand.

Carrière professionnelle

Licencié en droit le 5 novembre 1875, Bazin s'inscrivait en doctorat à l'Université catholique d'Angers, récemment créée, où son beau-frère, Ferdinand Hervé-Bazin, enseignait la procédure civile. Après ses succès aux deux examens de doctorat, le 30 mars 1876 et le 15 mars 1877, René deviendra le premier docteur en droit de cette université, le 10 juillet 1877. À cette époque, il vit de leçons privées, puis, en 1879, il est nommé adjoint à la chaire de procédure civile de son beau-frère ; il entre par-là dans le corps professoral.

À partir du 1^{er} mai 1881, il collabore comme rédacteur en second à *L'étoile*, organe légitimiste, très polémique, du bouillant Mgr Freppel. René y combat durement à la fois les républicains et les libéraux de Falloux, jusqu'au 13 septembre 1882, date à laquelle il devient titulaire de la chaire de droit criminel et démissionne de sa fonction de journaliste de *L'étoile*. Il y signait Jean Stret des chroniques cinglantes : « *La République est comme l'apoplexie... Le libéralisme, c'est une sorte de chiendent.* » Cette expérience sera suivie de beaucoup d'autres engagements dans le journalisme : de février 1884 à fin juin 1886, Bazin est correspondant français de *L'Osservatore cattolico* de Milan ; il produit des chroniques pour le *Journal des Débats*, la *Gazette de*

France, *Le Gaulois*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris*, où, de 1908 à 1914, il publie des billets signés Junius, à côté de Maurice Barrès, Paul Bourget, Albert de Mun et Charles Benoist. Le 1^{er} avril 1915, il est élu président de la corporation des publicistes chrétiens.

Il restera membre du corps professoral de l'Université catholique d'Angers jusqu'à sa mort, venant ouvrir chaque année le cours repris ensuite par un suppléant. C'est un monde qui se rencontre, s'accorde, se fréquente, s'invite. Le 23 mars 1919, en raison de ses charges d'académicien, il donnera à contrecœur sa démission et accédera à l'honorariat.

Plutôt petit, ni tribun ni improvisateur, consciencieux, il s'impose à un auditoire contraint au silence par sa voix douce et émotive. Néanmoins, il est décrit comme un homme très sûr de lui, d'une assurance que certains, comme le Recteur Pasquier et Henry de Castries, son voisin au Louroux-Béconnais, jugent déplaisante dans des correspondances privées. Sa fille Élisabeth a écrit de lui : « *Rien ne l'entame, ni gens ni choses.* »

L'écrivain

Il écrit ses premiers romans dans les années 1880. *Stéphanette* (1883) commence à paraître en feuilleton dans *L'Union*, organe national des légitimistes, sous le pseudonyme de Bernard Seigny. *Ma tante Giron*, en 1884, est publié d'abord dans *Le Correspondant* et édité par Victor Rétaux. Ce roman est remarqué par Ludovic Halévy, jeune académicien, qui échoue à le faire primer par l'Académie mais qui introduit l'auteur au *Journal des Débats* où Bazin donne *Une Tache d'encre* : « *Mais c'était une chance immense, un gros lot !* », ainsi que Bazin l'écrit dans la préface d'*En province*. Entré au *Journal des Débats*, René Bazin voyage pour alimenter sa plume et plaire à des lecteurs casaniers mais curieux.

Une Tache d'encre est primée par l'Académie française grâce à Halévy qui introduit maintenant l'auteur chez Calmann-Lévy, grand éditeur devant lequel Victor Rétaux s'efface avec générosité ; mais ces collaborations valent à Bazin le blâme des bien-pensants angevins, heureusement et habilement interrompu par le recours de Bazin à Mgr Freppel et par l'intervention locale de l'évêque.

Les Noëllet (1889) est le premier de ses romans sociaux, paru au *Correspondant*, puis édité par Calmann-Lévy. Suivent *La Sarcelle bleue* (1892), *De toute son âme* (1897), *La Terre qui meurt* (1899), *Donatienne* (1903). *Davidée Birot* (1912) était paru en 1911 dans la *Revue hebdomadaire*. Proche des interrogations de Charles de Foucauld sur l'incroyance, ce roman a inspiré de jeunes institutrices laïques des Basses-Alpes pour créer un embryon d'équipes enseignantes, baptisées *Les Davidées*, en 1913. *Il était quatre petits enfants* paraît en 1923. Neuf romans sur vingt-et-un ont les Pays-de-Loire pour cadre.

René Bazin est aussi l'auteur de sept recueils de contes et nouvelles dont *La Fille du sardinier*, *La Légende de sainte Béga* et *Le Contrebandier du paradis* – qui étaient parus dans *La semaine des familles* et dans *Le Correspondant* –, et les *Contes de Bonne Perrette* (1897) pour enfants, *Le Guide de l'empereur*, *Mémoires d'une vieille fille*, *Mademoiselle Gimel dactylographe*, *Récits du temps de guerre*, *Le Conte du Triolet*. S'y ajoutent onze volumes de notes de voyage, dont *En Province* (1896) et *Paysages et pays d'Anjou* (1927), qui témoignent de son goût pour les voyages (Italie, Sicile, Espagne, Turquie, Syrie, Palestine, Tunisie, Angleterre, Corse, Belgique, Hollande, Canada, États-Unis, Spitzberg, Algérie).

Son œuvre contient les biographies de l'enseigne de vaisseau Paul Henry, de Victor Pavie et de Charles de Foucauld, mais aussi de Jean-Baptiste de la Salle, Louis-Marie Grignon de Montfort et Jean-Marie Vianney réunis toutes trois dans *Fils de l'Église*, ainsi que des essais, les préfaces aux *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre (1880), et aux *Réflexions sur la Révolution française* de Burke (1882).

Le 18 juin 1904 René Bazin accédait à l'Académie française au fauteuil d'Ernest Legouvé par 21 voix contre 8 et 7 à ses concurrents. Il y fut reçu par Brunetière. Comme ce Directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, René Bazin n'a pas apprécié les prises de position des intellectuels dreyfusards. Chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1900 il devra attendre, à cause de son engagement religieux, jusqu'à 1920 pour être promu officier.

Vie de famille

Son activité littéraire l'oblige à se fixer à Paris, 6 rue Saint-Philippe-du-Roule. Mais, de Pâques à la Toussaint, il vit en Anjou aux

Rangeardières où sont écrits la plupart de ses ouvrages. Cette propriété des Rangeardières a été acquise par sa belle-mère Bricard en 1879. Théodore Pavie, qui en avait hérité au décès de son père Louis en 1859, l'aurait vendue à un marchand de clous d'Angers en 1878, duquel elle serait passée à Mme Bricard. La mère de René y est décédée d'une crise cardiaque le 30 septembre 1891. Au décès de sa belle-mère, en 1902, les Rangeardières devenaient la propriété de sa femme Geneviève.

Bazin avait fondé en 1910, avec le curé de Saint-Barthélemy, une Réunion amicale, dénommée ensuite « Cercle Saint-Paul », « pour réunir, maintenir et fortifier dans la foi et dans la pratique religieuse l'élite des hommes de la Paroisse ». C'est là qu'il a fêté son jubilé de vie littéraire, et accepté de devenir conseiller municipal en 1904. Il est mort à Paris le 19 juillet 1932.

René Bazin et Aline Bricard ont eu huit enfants dont six filles (René, Élisabeth, Jeanne, Marie, Geneviève, Germaine, Louis et Françoise). Par ordonnance du président du tribunal civil d'Angers rendue le 27 mai 1921, les enfants furent autorisés à porter comme nom patronymique René-Bazin au lieu de Bazin tout court. À son décès, René Bazin avait vingt-cinq petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants.

L'aînée de ses filles, Élisabeth, épousa en 1901 Antoine Perrin, architecte lyonnais, qui acheva la construction de la basilique de Fourvière après son père Louis Perrin. Par jugement du tribunal civil de Lyon du 29 mai 1902, Antoine était autorisé à se faire appeler Sainte-Marie Perrin. Élisabeth Bazin avait été confiée par son père à l'Institution des Oiseaux tenue par les chanoinesses de Saint-Augustin, qu'elle a suivies dans le sud de l'Angleterre après l'expulsion de la congrégation. Bilingue, elle a fait connaître les poètes anglophones John Keast et Van Dyck. Elle accompagne son père, notamment en Alsace lorsqu'il écrit *Les Oberlé*. Elle a publié des biographies et des essais de critique littéraire.

Élisabeth est à l'origine de la rencontre et du mariage de sa belle-sœur Reine Sainte-Marie Perrin, avec Paul Claudel (1906). Bazin apprit la mort brutale d'Élisabeth, le 13 décembre 1926, qui le laissa longtemps désespéré. Deux autres filles de René Bazin furent religieuses.

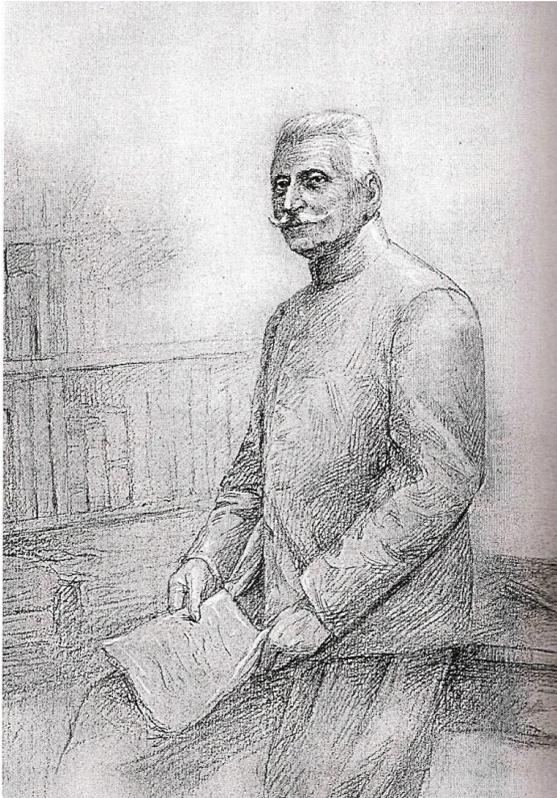
Le voisinage d'Henry de Castries (1850-1927)

Un possible témoin de Foucauld qui a manqué à Bazin est Henry de Castries.

Henry de Castries réside une partie de l'année au Chillon, commune du Louroux-Béconnais, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'Angers. Il y milite jusqu'en 1919, par des manifestations et des écrits, contre les lois sur les congrégations et au soutien de l'Université catholique. Alors qu'il est conseiller général et capitaine dans l'armée active en garnison à Ancenis, en 1884, l'autorité militaire, alertée par le préfet, lui demande des comptes pour avoir pris la tête d'une cavalcade pendant une permission pour la réception de Mgr Freppel au Louroux-Béconnais. En 1896, Castries envoie à Bazin son ouvrage sur *L'Islam*. Les points communs et les occasions d'échanges entre eux sont donc nombreux. Pourtant, leurs relations semblent réduites aux convenances, plus entretenues et souhaitées du côté Bazin que du côté Castries, dans les archives familiales duquel on trouve les faire-part de naissance d'enfants et petits-enfants Bazin. Dans une lettre à son épouse, datée du 17 mai 1908, Henry de Castries écrit : « *Je me décide à aller mercredi à Saint-Barthélemy au mariage R. Bazin et j'écris à Madame, ne sachant si vous l'avez déjà fait.* » Le 20, Henry de Castries écrit : « *Je reviens des Rangeardières, où j'ai vu toute la 2^e Société d'Angers et entre autres la famille Mauzé au complet. J'ai annoncé votre visite au dispensaire lundi prochain, on a beaucoup de choses à vous dire. [...]* *Je vous conterai les détails de la noce.* » La mère de René Bazin est née Meuzé ; une demoiselle Meuzé, dont on n'a pas l'air d'apprécier le concours, est, comme Isabelle de Castries, très engagée dans la Société de secours aux blessés militaires en Anjou. Dans la même lettre, Henry de Castries fait une description de René Bazin fort peu sympathique.

L'opinion de Bazin sur son voisin ne l'est pas davantage : dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, en 1924, intitulé « Charles de Foucauld et les musulmans » (p. 480-506), Bazin écrit : « *Je laisse de côté un groupe d'hommes qui déclarent vaine, a priori, toute tentative d'assimilation. Il y a toujours, vous l'avez remarqué, un parti du Rien à faire. Facile à former, facile à soutenir, assuré de la complicité de toute la paresse humaine, prenant nos déceptions pour des arguments, et les délais d'un jour pour une éternité, il met en avant cent raisons, dont aucune n'est bonne, puisqu'il s'agit des hommes, dont il n'est pas*

permis de désespérer. Ces pleureurs inutiles étant laissés de côté, je rencontre deux doctrines. » (p. 487). Sur le manuscrit, il a ajouté des noms de « *pleureurs inutiles* » ; parmi eux « *le Cte de Castries* ».



Le Comte Henry-Marie de la Croix de Castries (1850-1927)

L'un est grand – 1,82 m – l'autre petit. Les caractères sont différents : Castries est un homme d'action engagé sur le terrain, qui aime et sait mobiliser les foules. Quand il entreprend ses travaux d'historien du Maroc, « *ma carrière et mes goûts, dit-il, m'avaient plus préparé à l'action qu'à l'érudition et il m'a fallu un long apprentissage pour m'initier aux rigoureuses méthodes de l'école des Chartes* ». À l'inverse, dans la minute d'une lettre adressée au Pape, le 10 juillet 1915, dans laquelle, après avoir relaté la consécration au Sacré Cœur par sa voix, à Montmartre, des Publicistes chrétiens, Bazin expose son

programme, il écrit : « *J'établirai un programme de revendications catholiques, que je demanderai à tous les membres de la corporation de soutenir, par la plume et par la parole.* »

L'ascendance des habitants du Chillon les amènent à fréquenter la noblesse angevine et militaire qui ne se mélange pas à la bourgeoisie des gens de lois et des négociants. C'est ainsi qu'en 1914 il y a deux institutions de la Croix-Rouge à Angers, la Société de secours aux blessés militaires, présidée par Isabelle de Castries, et l'Union des femmes de France, plus commerçante et politique, présidée par Mme Cointreau. Les Castries, fille et gendre de Lamoricière, ministre de la seconde République, amis des Cavaignac, sont républicains. Les Bazin regrettent la monarchie d'Ancien Régime. Les Castries sont proches des milieux militaires, ils sont alliés aux grandes familles de toute l'Europe. Bazin, fils d'une veuve, n'a pas été mobilisé et, même grand voyageur, est resté attaché à son terroir.

Les deux hommes ont eu de sérieuses discussions, peut-être devrait-on dire des accrochages, à propos de l'Islam et de la colonisation : remerciant Henry de Castries pour l'envoi de son livre sur l'Islam, Bazin écrit, le 13 juillet 1896 : « *Je suis frappé de la similitude de vos conclusions et de celles d'un officier d'Afrique des plus savants, avec lequel j'ai voyagé en Tunisie cette année, le commandant Rebillat. Ce que vous dites de la légèreté des attaques contre l'Islam, de la pureté assez grande des mœurs, de l'expansion de l'islamisme, de la nécessité d'un accord qui ne serait pas une assimilation, je l'ai entendu dire, en termes moins littéraires, mais avec la même sincérité. Je ferais des réserves, si vous le permettez, sur certains passages, par exemple, sur l'intolérance que vous attribuez au catholicisme. Je suis d'avis contraire, et quand j'aurai le plaisir de vous revoir, je renouvellerai une de ces querelles théologiques que vous décrivez et suivez si bellement.* »

À son retour de Tunisie, Bazin s'était cru suffisamment informé pour donner une conférence intitulée « Impressions de voyage en Tunisie ». Pasquier, recteur de l'Université catholique d'Angers, en rendait compte à sa façon à Henry de Castries, le 21 décembre 1896 : « *Que faut-il penser de cette idée, dit-il, [...] : l'arabe pourrait se convertir par des religieuses s'introduisant près des femmes ! L'arabe a l'intelligence amoindrie par des vices contre nature. Il n'y a pas eu*

de vraie civilisation arabe. » On devine qu'Henry de Castries, arabophone, fort de plusieurs années vécues dans le bled, d'amitié et d'estime partagée avec des hommes de culture arabe, a été agacé par l'audace d'un Bazin qu'il juge néophyte à discourir sur un tel sujet.

Pour rédiger sa biographie de Charles de Foucauld, Bazin se renseigne soigneusement sur son héros. Il consulte notamment de duc de Fitz-James, qui a connu Foucauld à Pont-à-Mousson. C'est un cousin d'Henry de Castries ; il a conservé quinze lettres de Foucauld, datées de mars 1911 à juillet 1916, il a accueilli Charles à Marseille avec un jeune targui, Ouksem, lors du voyage de 1913. Le 11 avril 1920, Fitz-James promet à Bazin de lui confier cette correspondance. *« J'ajoute, dit-il, que je crois pouvoir vous indiquer un très bon informateur du saint comme de l'explorateur en la personne de mon cousin dont la parenté m'honore grandement, le comte de Castries, lieutenant-colonel en retraite, ancien officier d'Afrique, aussi érudit que documenté sur la question sud-marocaine comme algérienne, on ne peut plus distingué et bon gentilhomme qui a suivi la belle vie de l'explorateur et du religieux dans des contrées qu'il connaît. »*

Il répond à deux questions de Bazin, l'une sur la vocation de Foucauld, l'autre sur son amour des arabes. *« Quant à la pensée d'embrasser la religion musulmane avant la nôtre, dit-il, je ne crois pas, rien que le déguisement en juif pour ce voyage si aventuré au Maroc, me fait penser le contraire. À mon humble avis, les mœurs bien plus que l'Islamisme (lui) ont fait aimer les arabes »* ; il ajoute : *« Mes parents ont en effet longtemps possédé La Lorie où j'ai passé ma belle jeunesse, et nous avons encore certainement de nombreuses connaissances communes dans le Craonnais. »*

Manifestement, il ignore les relations angevines entre Bazin et Castries, et propose à Bazin de le présenter à son cousin à Paris par l'intermédiaire d'un neveu et lui donne l'adresse parisienne d'Henry de Castries. Dans sa biographie, Bazin rapporte la longue lettre que Foucauld a écrite au duc, le 11 décembre 1912, dans laquelle il développe ses idées sur l'administration et l'évangélisation des colonies africaines. Mais rien ne montre qu'il ait eu accès aux lettres de Foucauld à Henry de Castries.

Les relations semblent plus cordiales entre les enfants. En 1906, Élisabeth Bazin Sainte-Marie Perrin invite Jacques de Dampierre, fils

adoptif d'Henry de Castries, à donner une conférence à Lyon à l'Action sociale de la femme. Elle ne promet qu'un auditoire restreint, « *150 personnes à peu près, mais composé de femmes jeunes qui cherchent à comprendre la tâche sociale qu'elles peuvent avoir* ». En 1918, Henry de Castries, désireux de contribuer au développement du Maroc, et son fils, font des démarches en vue de construire des logements pour européens à Fez et l'on a la trace d'une lettre à Jacques de Dampierre, d'Antoine Sainte-Marie Perrin, architecte et époux d'Élisabeth.

Les Castries sont très liés aux Lyautey. En 1912, Lyautey est devenu confrère de Bazin à l'Académie française. En 1919 Lyautey crée le Service historique du Maroc et appelle Henry de Castries à le diriger. Le 10 novembre 1928 le chef des services municipaux de Casablanca écrit à Lyautey :

« *Monsieur le Maréchal,*

j'ai obtenu quelques mois avant sa mort du Mohasseb fils de Hadj ben Omar El Chergaoui, communication de la lettre adressée par le R. P. de Foucauld à l'ancien Caïd de Boujad.

« *Il m'a semblé qu'il vous serait agréable d'avoir une reproduction de ce précieux document, que les héritiers de Ben Omar conservent pieusement. Je prendrais la liberté de joindre une deuxième épreuve.*

« *Elle serait destinée, si vous voulez bien le juger ainsi, à l'historiographe de Charles de Foucauld. M. René Bazin attachera, sans doute, plus de prix à la recevoir des mains de son illustre confrère que de la tenir d'un humble inconnu.* »

La photographie jointe de la lettre de Foucauld est celle qu'il a confiée à Henry de Castries dans un courrier qu'il lui envoie, daté du 14 janvier 1905, depuis Adrar. Mais ce n'est pas celle qu'il joint à la lettre à Henry de Castries, datée du 4 mars 1905 et publiée par Jacques de Dampierre (Grasset, p. 171). Si Bazin s'étend dans sa biographie sur la rencontre de Foucauld avec Si Edris à Bou-el-Jad relatée dans la *Reconnaissance au Maroc*, il a ignoré la correspondance de 1905 passée par Henry de Castries.

Le professeur de Roche du Teilloy (1837-1914)

Une autre rencontre qui n'a pas eu lieu met en rapport Nancy et les Rangeardières. On sait, par les lettres à Gabriel Tourdes, que Foucauld

adolescent nourrissait une grande amitié pour un professeur de lettres du lycée de Nancy, Alexandre de Roche. Qui était ce dernier ?

En 1801 Claude Paruit, Payeur des Dépenses de Guerre de la 22^e Division Militaire, s'installait à Angers. Les Paruit avaient deux fils, Auguste-Valentin et Henri, et une fille, Valentine. En 1807, ils achetèrent, comme maison de campagne à Saint-Barthélemy-d'Anjou, Les Rangeardières. En 1812, Paruit, nommé Administrateur en chef des Hôpitaux militaires, quitta l'Anjou, y laissant femme et enfants aux Rangeardières. En juin 1813, Auguste-Valentin, lycéen, s'engagea dans l'armée, et rejoignit son père à Erfurt en 1814 ; il donnait régulièrement des nouvelles à sa mère. Ses lettres de 1813 à 1815, ont fait l'objet d'une communication à l'Académie de Stanislas à Nancy, en 1907-1908, près d'un siècle plus tard, ainsi que d'une édition, par son neveu, le fils de Valentine. Et ce neveu n'est autre qu'Alexandre de Roche, le professeur de lettres du lycée de Nancy.

Madame Paruit avait vendu les Rangeardières en 1819 et rejoint son mari à Paris puis en Alsace. L'acquéreur avait été l'imprimeur Louis Pavie, père de Théodore et Victor, desquels la maison passa en 1879 à la belle-mère de René Bazin et, en 1902, à la mort de Mme Bricard, à sa fille Geneviève. Des relations continuaient d'exister, semble-t-il, entre la famille de Valentine Paruit et les Bazin des Rangeardières.

La première lettre que nous avons de Charles de Foucauld préparant Saint-Cyr à Paris, rue des Postes, lettre adressée à Gabriel Tourdes et datée du 21 octobre 1874, se termine par « *Bien des choses à Dumont, de Roche, Zeller* ». Le 28 août 1877, il écrit : « *Je vois aussi de Roche : je lui ai demandé 3 ou 4 heures par semaine : c'est une manière de passer quelques moments agréables sous couleur de faire un peu de latin.* » Au décès du Colonel de Morlet, son grand-père maternel, il charge son ami de vérifier qu'un ouvrage rare qu'il s'est fait livrer dans l'intention de l'offrir au professeur de Roche est bien conforme à sa commande. De Mascara, le 18 février 1882, Foucauld annonce à Tourdes sa démission de l'armée, il termine par : « *Bien des choses à ce bon Monsieur Zeller et à M. de Roche.* »

Alexandre de Roche, membre de la Société d'Archéologie lorraine, est une fréquentation de M. de Morlet. Il anime un cercle de lycéens auquel Charles de Foucauld était assidu. Il n'a jamais été professeur d'une classe de Charles de Foucauld. En 1909, une revue

humoristique, *Le cri de Nancy*, attribuée à cet « ancien maître » une bibliothèque de 6.000 livres et une précieuse petite chienne. Il s'était fait une réputation à Nancy, par des conférences, par un enseignement apprécié dans des institutions de jeunes filles, par des cours privés aux enfants de la bonne société nancéienne. La sœur de Charles de Foucauld, Marie, prenait des cours avec Alexandre de Roche.

Mais Bazin n'a pas connu les *Lettres* à Gabriel Tourdes, dont trois n'ont été publiées qu'en 1934 par le Dr Perrin.

Josette FOURNIER

Sources : Articles de Tony Catta et de Monique Catta, archives Bazin et Dampierre, archives de presse et d'état-civil, ouvrages publiés sur l'écrivain, par lui, par ou sur ses disciples (François Mauriac : *Fauteuil XXX. René Bazin*, 1931 ; René Bazin : *Étapes de ma vie* ; Tony Catta : *Un romancier de vraie France René Bazin* ; Abel Moreau : *René Bazin et son œuvre romanesque* ; Mgr Francis Vincent : *René Bazin, l'homme et l'écrivain* ; Charles Baussan : *René Bazin* ; Martine Dufossé : *Les Bazin et la province d'Anjou*, Mémoire de maîtrise ; Daniel Couturier : *Charles Baussan (1860-1955)*).

Anniversaire lyonnais

23 septembre 2013. Les lyonnais sont venus nombreux, de la ville et de la région, commémorer le centième anniversaire des trois haltes successives de Charles de Foucauld à Lyon lors de son dernier voyage en France. Le père Bernard Colombe (Fraternité sacerdotale) les accueille dans la nef illuminée de l'église de la Rédemption, mise à disposition par le père Tuloup, curé. Diverses branches de la famille spirituelle sont présentes ; on remarque même une Petite sœur du Cœur de Jésus de Bangui.

Lors de ce voyage de 1913, Foucauld était accompagné d'Ouksem. Trois amis l'attendaient à Lyon : le général Laperrine, qui hébergea ses visiteurs à la Part-Dieu ; un laïc fervent et instruit, aux conceptions missionnaires originales, Joseph Hours, qui rencontra Foucauld à Fourvière, où ce dernier célébrait sa messe ; enfin un mystique, l'abbé Crozier, consulté sur les statuts, l'orientation et l'organisation de la confrérie apostolique que Foucauld voulait faire vivre. L'étape, on le voit, était d'importance pour l'évangélisation hier et aujourd'hui.

Mgr Patrick Le Gal, évêque auxiliaire de Lyon, directeur des Œuvres pontificales missionnaires, qui vient d'être nommé recteur de Fourvière, préside l'Eucharistie et prononce l'homélie. Six prêtres l'entourent, parmi lesquels les Pères Maurice Bouvier et Emmanuel de Marsac ainsi qu'un jésuite. On remarque la présence du général Michel de Suremain, président des Amitiés Ch. de Foucauld, d'universitaires lyonnais comme Hugues Didier et Claude Prudhomme, du directeur du lycée Charles de Foucauld.

Après la messe, réunion au sous-sol de l'église. Paul Fournier évoque les étapes lyonnaises du voyage de 1913. Il justifie le choix de la Rédemption comme lieu de rencontre : d'une part, Foucauld eut l'occasion de gagner la rive gauche du Rhône, d'autre part, cette commémoration permet d'associer, en écho, deux petits faits peu connus mais significatifs des formes du rayonnement de Foucauld.

D'abord, une pièce de théâtre, « Foucauld, un rêve de conversions au désert », d'une belle tenue, du jésuite Paul Goubert (1901-1967), écrite et représentée pour la première fois au Caire (1929), fut interprétée en 1933 à Lyon, devant un public de collégiens et d'étudiants à la Maison des étudiants catholiques (s.j.) près des facultés. Foucauld attirait déjà les esprits et les cœurs, spécialement ceux d'un garçon de 14 ans, Christian Rendu, qui incarnait un jeune Targui du même âge, et présent avec nous ce 23 septembre.

Ensuite, la création, dans la paroisse de la Rédemption, après la Deuxième Guerre mondiale, d'un groupe Cœurs Vaillants « Charles de Foucauld », par le troisième vicaire, le Père René Sanglerat (1914-2006), officier de réserve, ordonné prêtre au retour d'une longue captivité. Son dynamisme fit merveille. Bernard Colombe et Paul Fournier firent partie de ce groupe au début des années 50, ils témoignèrent, en présence de plusieurs anciens, que le vicaire n'avait très consciemment voulu créer ni une troupe scout, ni un patronage mais un groupe d'inspiration apostolique (Action catholique de l'enfance). C'est ce signe distinctif qui peut probablement lier à Charles de Foucauld l'action d'un prêtre, pas spécialement attaché à l'apôtre du Sahara. Ce dernier était, avouera René Sanglerat plus tard, simplement « dans l'air du temps » en cet immédiat après-guerre !

Cette soirée fraternelle se termina autour du verre de l'amitié.

C.R. et P.F.

BULLETIN TRIMESTRIEL *des Amitiés Charles de Foucauld*
56, rue du Val d'Or, 92150 SURESNES

ABONNEMENT

M, Mme, Mlle :

Adresse :

.....

Code postal : Commune :

Adresse électronique :@.....

S'ABONNE au Bulletin des Amitiés Charles de Foucauld

ou renouvelle son abonnement

et règle à cet effet l'abonnement annuel de 30 €.

LES AMITIÉS CHARLES DE FOUCAULD
(*Association loi de 1901*)
56, rue du Val d'Or, 92150 SURESNES

ADHÉSION

M, Mme, Mlle :

Adresse :

.....

Code postal : Commune :

Adresse électronique :@.....

ADHÈRE à l'Association « Les Amitiés Charles de Foucauld »

ou renouvelle son adhésion

et règle à cet effet la cotisation annuelle de :

Membre adhérent : 15 € - Membre bienfaiteur : plus de 15 €

et fait un don de : €

Chèques à libeller au nom de l'Association :
« Amitiés Charles de Foucauld », CCP PARIS 6350-05 D